

## TEMPS DERAISONNABLE

« C'était un temps déraisonnable, on avait mis les morts à table », écrivait Louis Aragon.

C'était vraiment un temps déraisonnable. Des morts, il y en avaient à table, derrière la porte, dans les champs de bataille, les étendues désertes, sur mer, notamment dans l'Atlantique, où les terribles « U boot » nazis envoyoyaient par le fond des combattants britanniques ou états-uniens par milliers.

Je me souviens particulièrement du destroyer « Hood », à bord duquel des ouvriers achevaient les derniers travaux. Un sous-marin allemand lui envoya une torpille et « l'ouragan de la vie dispersa toutes les pages », comme Victor Hugo l'écrivit dans « Oceano Nox », un siècle plus tôt.

C'était la guerre, le couvre-feu, la déportation dans les usines allemandes qu'il fallait à tout prix faire tourner... pour la guerre, pour la mort. Ce qui n'empêchait pas les combats à la baïonnette, au cours desquels on ne devait son salut qu'à la mort de l'autre, l'ennemi, infiniment humain et vulnérable.

*On avait fait de nous des assassins*, soupirait l'oncle Guillaume, frère cadet de Maman. Il s'était engagé à 17 ans, en 1914, sur l'Yser, pour fuir un père exécré. Cher Oncle Guillaume, avec son accent rocaillieux, encore tout chargé du patois des environs d'Ypres, où il avait passé son enfance, chez ses grands-parents, jusqu'à l'âge de six ans.

Ensuite, arrivé à Ixelles, il avait dû subir, rétif, révolté, les moqueries des gamins francophones. C'était Maman qui le conduisait à l'école et elle avait dû en baver. Guillaume, comme Patche Bottelier, son père, se fit très vite un point d'honneur à ne parler que le français. Louis, le père, alcoolique à ses heures, dont Maman évoquait avec terreur les neuvaines, lisait Alexandre Dumas et Paul Féval. C'était un fin pâtissier, un homme adroit de ses mains, épris des animaux, qui apprenait des tours à son chien batard. Il y avait aussi dans la maison un perroquet, des pinsons et des perruches.

Paul Dumont, recommandé par une amie de la famille, vint apprendre là les secrets de la pâtisserie « bourgeoise ». Il se souvient que Louis – celui-ci se prétendait descendant d'émigrés français – ne parlait flamand que lorsqu'il se fâchait sur Victorine, sa douce épouse, soumise et tremblante.

Paul Dumont, avait séduit Marguerite, la jolie petite « crollée » qui travaillait la nuit, depuis l'âge de douze ans, dans l'atelier de son père. Grâce à ses petites moustaches brunes, à son côté wallon bon vivant, toujours la blague à la bouche, « jouette » et charmeur.

Mais je déraille. C'est l'histoire d'une belle amitié que je veux vous conter. Celle de Suzy, la grande bourgeoise, cultivée, polyglotte, hautaine et sûre d'elle, et celle de Jean, fils d'ouvrier, qui attendait comme une délivrance de quitter ce jardin où il n'y avait que des pommes de terre, des poireaux et des salades, frisées ou non. Fuir surtout cette maison sans radio, sans journaux, sans livres, par la volonté d'une mère bigote et qui avait son mari en grande détestation.

Etait-ce le choc de ce regard bleu, plein de rêves naïfs et d'anarchie, qui avait subjugué Suzy ? Jean et elle s'étaient rencontrés dans le train qui les menait tous les matins à Charleroi. Elle, pour se rendre à son cours de chant, au Conservatoire. Lui, aux Aumôniers du travail, où il achevait sa troisième année de mécanique de précision. Il était bien décidé à déposer son futur diplôme sur la table, avant d'annoncer à ses parents qu'il allait s'inscrire à l'académie des Beaux-Arts de Bruxelles.

Grâce au sésame de l'Aca, Jean allait pénétrer dans un monde inconnu, une île, où des gens cultivés parlaient théâtre et faisaient de la musique de chambre. Une île, perdue dans un océan de rancœurs et de médiocrité. La famille vivait dans une belle villa que le père avait fait construire, grâce aux loyers que lui rapportaient la location d'une dizaine de maisons ouvrières... Grâce à son travail aussi, à sa table de massage, au miel qu'il vendait, à un peu de fraude peut-être. Quand on frôle physiquement une frontière, c'est si facile de vendre du tabac belge, du bon café, du chocolat « côte d'or », infiniment meilleur que le chocolat « Meunier » des Français. Le père de Suzy avait été l'élève de Pierre Paulus et il s'était épris du copain de sa fille, comme du fils qu'il n'avait pas eu. Il lui apprit à se perfectionner en travaillant le fusain. En effet, il était séduit par les premières toiles de Jean, réalisées avec des fonds de boîtes de peinture pour portes et fenêtres.

Au début de cette idylle masculine, la photo du jeune officier allemand, épris de Suzy, trônait sur le piano. Bien entendu il était mélomane et une chambre confortable lui avait été attribuée par les

Occupants dans cette grande maison. Très vite, il fut intégré à l'intimité de la famille. Un garçon si bien élevé et si discret ! Les charmes de Suzy, grande belle fille opulente, aux longs cheveux châtais et à la belle voix de contralto ne l'avaient pas laissé indifférent, ni surtout cette façon si charmante de parler allemand et de s'intéresser à d'autres écrivains que Goethe et à l'auteur du Roi des Aulnes.

La photo du bel Allemand trônait encore sur le piano quand Jean commença à fréquenter la maison. Puis elle disparut quand l'avion du fiancé s'abattit en flammes sur le front de l'Est. Très vite la famille l'avait invité à se joindre à elle, au Salon. C'était Vercors et « le silence de la mer », en mineur et avec une certaine bonhomie.

Suzy avait plus d'une corde à son arc. Une de mes voisines dont le père était ingénieur, lui donnait des leçons d'anglais. Un aristocrate italien, fuyant Mussolini, et qui gagnait sa vie en bobinant des moteurs, l'avait initiée à l'italien.

Suzy et sa famille habitaient le quartier bourgeois qui ne comptait que des gens d'un certain niveau, tous occupés dans les bureaux et les laboratoires des usines jeumontaises, florissantes à cette époque.

Grâce à ces usines, Erquelinnes avait cessé d'être un petit village, groupé autour d'une belle petite église romane, flanquée des tombes aristocratiques du comte d'Erquelinnes et de sa famille.

Sa gare, construite fin du dix-neuvième siècle, accueillait chaque jour des centaines de Flamands, dont certains dormaient au pied de leur machine. Dans leurs vastes sacs en tapisserie, ils transportaient leur grand pain fait maison, le lard de leurs cochons. Beaucoup d'entre eux avaient à la maison une épouse qui s'occupaient de leur petit cheptel. C'étaient les « flamins », autant dire des bêtes... Les bagarres étaient fréquentes avec les frontaliers wallons qui débarquaient chaque matin à vélo, venant des villages environnants. Certains Flamands rentraient chez eux, le samedi soir. Mais le lundi matin ils étaient là, munis de leur « coupon de semaine ». Les compartiments de troisième classe, étaient étoilés de leurs crachats, des mottes de terre collées à leurs godillots et d'arêtes de harengs.

Loin de ce petit monde besogneux, Le dimanche après-midi était consacré à la musique de chambre, chez Suzy. Le père de famille

jouait du violoncelle, un voisin, ingénieur à Jeumont, jouait du violon, Suzy était au piano et chantait. Elle avait été présentée aux parents de son amoureux. Elle avait tout pour leur plaisir. Sa distinction, sa maîtrise de l'allemand, et sans doute une dot intéressante.

Lors de ces dimanches musicaux, la maman de Suzy, petite femme effacée, offrait aux invités- du moins je l'imagine- du café, mêlé à du malt torréfié. Elle était la seule sage-femme du village. La seule pour assister les femmes accouchant à la maison – ce qui était la règle à l'époque-. Elle se déplaçait à vélo. Avec courage, parce qu'elle estimait que c'était son devoir. Par tous les temps, sans se plaindre, sous la pluie, la neige, sur le verglas et par les chaleurs accablantes de l'été. Elle n'était même pas belle. Et elle portait une perruque. N'empêche que certains la considéraient comme une Messaline. Son époux avait tué sa première femme accidentellement, avec son arme de chasse. Il passait donc pour un assassin. Sujets tabous qu'on n'abordait jamais entre gens bien élevés.

Un jour la photo du jeune Allemand disparut, tandis que Jean était toujours accueilli avec faveur. Le père de Suzy continuait à le dorloter, à lui transmettre ses connaissances qui étaient vastes, à jouer aux échecs avec lui. Il tenta même de l'intéresser à la philosophie, à Platon, à Montaigne, à Descartes. Mais c'était là un monde trop abstrait pour Jean.

Ces temps déraisonnables n'empêchaient pas les garçons et les filles de rêver à une vie sans couvre-feu, avec le retour des ducasses, de la balle pelote et de l'accordéon. Monter la garde autour des champs de patates et des potagers où proliféraient rutabagas, panais et un tas de légumes indigestes qu'on appelle aujourd'hui « les légumes oubliés» n'était pas très gratifiant. Tous ceux qui se sont farcis des rutabagas ou des potinambours cuits à l'eau, sans un peu de saindoux ou de margarine, n'en gardent pas un souvenir enchanteur !

Bien sûr il y avait la résistance et les « Réfractaires » qui cherchaient l'une ou l'autre planque, pour éviter le travail obligatoire en Allemagne. Et parfois des razzias fondaient sur les usines de la région. Un des cousins de Jean fut déporté de cette manière et personne ne sut jamais ce qu'il était devenu. Mort dans un bombardement ? Déporté en Sibérie quand l'armée rouge entra à Berlin? Amant d'une fermière allemande, trop contente d'avoir un

homme à la fois aux champs et dans son lit ? C'est ce que je souhaite à cet absent Son nom figure dans son village sur le monument qui rend hommage aux disparus, engloutis par la guerre : soldats, résistants, déportés.

Le spectre du travail obligatoire en Allemagne planait aussi sur la tête de Jean, car il était en classe terminale aux Aumôniers du Travail. Convoqué à la « verbestelt », le conseil d'une année de spécialisation avancé par les Jésuites, se révéla un bien faible paratonnerre.

Jean se tailla, abandonnant les paperasses sur la table. Mais à la gare de Charleroi, il fut contrôlé par deux « noirs » qui parlaient wallon. Il avait ensuite, enchaîné à d'autres jeunes hommes, traversé la ville, pour gagner la caserne Trésignies, récoltant regards apitoyés ou agressifs, selon la tendance politique des passants, les uns attendant avec impatience la Libération, les autres, les «embochés », admirateurs de Degrelle et de l'Ordre Nouveau, croyant encore à une improbable victoire du Troisième Reich.

Ensuite, durant une quinzaine, ce fut une drôle de vie communautaire, tous entassés dans une grande salle, aux châlits superposés, où trônait dans un coin une tine qu'il fallait vider chaque jour. Avec la même régularité, il fallait subir les discours des gardes wallonnes, essayant de persuader les détenus de rejoindre leurs rangs. Dans le miroir aux alouettes miroitaient un bon salaire, du pain (noir) pour toute la famille, la bénédiction de l'Église catholique et, peut-être, la gloire militaire.

Un seul homme avait marché. Un mineur qui avait ensuite éclaté en sanglots et à qui tous avaient tourné le dos.

Les parents de Jean ne le voyant pas rentrer, avait très vite alerté Suzy. Elle les avait accompagnés sous les fenêtres de la prison, essayant avec d'autres parents, d'apercevoir l'une ou l'autre silhouette de détenu. Suzy avait parlementé avec un officier allemand qui passait. Jean fut libéré, mais il était entendu qu'à la fin de l'année, il devrait prendre le train pour l'Allemagne.

Mais, entre-temps la Libération était intervenue. Anglais à Bruxelles, Américains à Erquelinnes. Les pauvres petits Belges n'avaient plus la cote. Il n'y en avait plus que pour les fils de l'oncle Sam. Les filles,

les jolies comme les laides, se drapaient dans des draps de lit teints, ornés de 48 étoiles. C'est bien 48 ?

Les grands gars dégingandés, mâchant leur gomme et fumant leur tabac blond, aux relents de pain d'épices, débarquaient de leur 40 tonnes, garés sur les trottoirs et faisaient fureur dans les bals. Même ma sœur, la sage Lison, s'était dégoté un grand roux, nommé Smoky, qui l'avait invitée au cinéma. Mais quand il l'avait vue débarquer avec sa petite sœur Marcelle, en guise de chaperon, il avait déchiré les tickets.

Jean, suivant les recommandations de son prof à l'Aca, était résolu à travailler pendant les vacances. Dans un de ces fameux bals il avait invité à danser une jolie fille discrète et distinguée. Elle devait, comme lui, être d'une timidité encombrante. En tout cas, Jean n'osa pas lui demander de poser pour lui... Il se rabattit sur le Pont Romain de Montignies-St-Christophe, toile qu'un douanier du patelin lui acheta. Ce vieux pont, romantique à souhait, et baptisé romain quelque peu abusivement, en lieu et place de la belle fille dépérissant d'ennui dans la gangue du village, ça fait rire Jean aujourd'hui, avec un brin de nostalgie.

Je connaissais de vue, moi aussi, cette fille, différente, aristocratique, que je voyais passer chaque jour devant la boulangerie familiale. Pour réintégrer, après le bureau, sa propre tanière, la superbe et glaciale maison de pierre grise de ses parents. Elle me plaisait, parce qu'elle était différente des autres, distinguée et triste, si triste... Elle se maria bientôt, comme on se noit. Son mari, joli garçon blond, parsemé de taches de rousseur, était un joyeux drille, sympathique, plaisant aux filles faciles, qui fréquentaient le bistrot paternel. Il était représentant en bière. C'est lui qui se suicida, après quelques années de vie commune.

Heureusement, pour Jean, il y avait Suzy et sa famille qu'il continuait à fréquenter. Un jour on sonna et c'est lui qui ouvrit. Devant lui se dressait, l'arme à la bretelle, une délégation du Front de l'Indépendance. La famille, décrétée incivique, fut contrainte d'écouter une déclaration qui la flétrissait. Les visiteurs lui intimaient l'ordre de descendre ses volets, Ils lui interdisaient d'arborer le drapeau belge et ceux des Alliés, comme de participer aux réjouissances publiques. Après quoi, l'avis infâmant fut placardé sur

la porte. La maîresse de maison, l'infatigable sage-femme, fut chassée de la « Goutte de lait » qu'elle présidait jusque là.

Le père de famille était paralysé, sans réaction. Et pourtant, au début de l'invasion de notre pays, il avait déjà pu mesurer la haine que sa richesse et ses talents suscitaient. Comme beaucoup de Belges, il avait quitté sa maison avec sa femme et sa fille. Lorsqu'ils étaient rentrés chez eux, ils avaient trouvé la cave à vins saccagée, les ruches détruites, le matériel de tir à l'arc piétiné.

Une quinzaine après la visite du Front de l'Indépendance, Suzy fut arrêtée. Et si elle ne fut pas tondue, elle fut incarcérée et dut subir les avances de certains de ses geôliers qui auraient volontiers adouci son sort, si... Mais elle ne mangeait pas de ce pain là.

Son père était désespéré. Il n'avait pas compris qu'il aurait mieux fait de trouver à sa fille un refuge provisoire, l'aider à quitter le village quelque temps, comme d'autres personnes plus avisées l'avaient fait pour leur propre fille.

Jean savait que si sa copine était ciblée par la Résistance, c'est parce qu'elle n'avait pas accueilli favorablement les regards énamourés et les avances d'un prétendant, appartenant à la bourgeoisie locale.

Quelques mois passèrent et Suzy, acquittée, quitta sa prison. Mais elle fut assignée à résidence à Bruxelles. Tout ce que ses parents avaient pu lui dégoter comme logement, c'était un gourbi, rue Verte, au milieu des putres. Jean résidait quant à lui, chez une Anglaise dont le mari, était coincé à Londres. Cette personne louait des chambres à des étudiants bien élevés, pour faire bouillir la marmite. Elle aimait beaucoup Jean qui devait la divertir. Elle accueillit donc sa copine bien volontiers. Ce n'était pas le luxe bien sûr, mais c'était mieux que la rue Verte.

Seulement voilà, c'était bientôt la Noël et Suzy se morfondait. Toute seule, en ce jour de réunion familiale... Jean compatissait et il la persuada de rentrer au bercail avec lui. Ils quittèrent le logis, blottis l'une contre l'autre, pour gagner à pied la gare du Midi. Après le dernier train pour Charleroi, il fallait attraper le dernier train pour Erquelinnes. En croisant les doigts, parce que, parfois, ce dernier train était un petit convoi fantomatique qui se dissolvait dans le brouillard.

Il régnait encore une atmosphère de guerre à la gare du Midi. Les lampes des quais étaient toujours barbouillées de bleu, comme au temps de l'Occupation. Le sol était couvert de verglas et de plaques

de neige. Les rares voyageurs semblaient encore sous la chape de plomb du couvre-feu. Tous grelottaient dans ce vieux train cahotant, aux portières de bois qu'il fallait ouvrir en baissant la vitre, pour tourner le loquet. Le garde, l'accompagnateur, comme on dit aujourd'hui, courait le long du convoi, pour claquer les portières une à une. Le sifflet déjà dans la bouche pour annoncer le départ. Tout le compartiment était saupoudré de poussière de houille et il régnait une odeur de soufre, d'œuf pourri, de sueur, de tabac refroidi.

Il faisait froid. On avait surtout les pieds glacés à chaque arrêt. Suzy portait un manteau en opossum un peu pelé et ses chaussures aux talons bottiers n'étaient pas faits pour marcher dans la neige. Ils se regardaient tous les deux, un peu paniqués, sans rien dire. Jean, dans son pull de laine jaune- quelle idée, avait soupiré sa mère en tricotant cette chose, mais les artistes, n'est-ce-pas – au demeurant encore flattée depuis que le médecin de famille, lui avait soufflé il y avait déjà des années: « Vous ne voyez pas que votre fils a des yeux d'artiste?. Et sur ce pull jaune tranchait une veste en cuir bien raide, mais le regard bleu intense, sous le vieux chapeau noir informe, encourageait toujours Suzy. Qu'il était long et angoissant ce voyage, dans cet omnibus dont ils connaissaient les haltes par cœur.

- Viens, on descend ici.

C'était le dernier arrêt avant leur village à tous les deux. Il ne fallait pas courir le risque que Suzy soit reconnue.

Et la large main de Jean s'empare de la main de Suzy. C'est une étreinte amicale mais autoritaire. Elle ne résiste pas. Il n'en est pas question. Ils ne sont pas au bout de leur peine. Plusieurs kilomètres à se taper à travers champs, en poussant des portillons pour les vaches, en butant dans la neige, en tombant, en se tordant les chevilles, en tressaillant au souffle d'un cheval ou d'une vache, au cri d'un oiseau de nuit. Ce périple hasardeux leur paraissait interminable.

Enfin les voici dans des vraies rues, glissantes, inhospitalières, mais c'est mieux que le mélange de boue gelée et de congères, que le piège des champs, dans lesquels on progresse au jugé et dont on se demande si on finira par sortir. Et tout à coup, on est dans le quartier de Suzy. Il est minuit passé. Jean sonne à la porte, plusieurs fois, insiste. Pourvu qu'on les entende... A la fin la porte s'entrouvre. C'est le papa de Suzy qui s'attend peut-être à de nouvelles vexations. Suzy tombe dans ses bras.

- Comment, Jean, tu as osé !bredouille le pater familias.

Mais Jean se détourne, avec un geste vague. Il rebrousse chemin vers les tristes corons, à peine égayés par quelques arbres et par la terre nue des potagers où se trouve la maison de ses parents.

Il met sa clé dans la serrure, entre presque sans bruit.

-C'est toi, Jean ?  
-Oui, c'est moi, man.

Il y a un reste de chaleur dans la cuisine et un peu de tisane mijote encore sur la cuisinière.

Mission accomplie, Jean peut se coucher et dormir à présent. Si au moins, il avait moins froid aux pieds. Il les emmaillote avec sa grande écharpe, regrette de ne pas avoir une brique réfractaire pour se réchauffer, mais à la guerre, comme à la guerre.

Façon de parler, les dernières convulsions de l'armée allemande, aux prises avec les Américains, secouent Bastogne, mais les Hennuyers n'en savent rien.

Quelques années plus tard, belle revanche, Suzy se marie avec un officier belge. Elle a bien tenté sa chance auprès de son copain Jean. Ils se connaissent si bien... Mais non. Pas pour lui les chichis, les poêles à gaz avec de fausses flammes, les gens trop bien élevés, les conversations policées, les voix contenues, la table bien mise, enfin, tout ce qui est « trop poli, pour être honnête » à ses yeux.

MARCELLE DUMONT